

Préface

Retours en tomogénie

Jean-Christophe GAY

Notre monde est composé d'un nombre infini de bulles, de cellules, de niches, d'alvéoles, d'aires, etc., s'empilant, se chevauchant, s'emboîtant, se transformant, disparaissant et se reformant. Le philosophe allemand Peter Sloterdijk (2005) parle d'« activité aphrogène », d'*aphro* « écume » pour décrire la mise en sociétés de la Terre, qui n'a pu se faire qu'en créant à l'infini des unités spatiales de formes et de tailles diverses. C'est à des aspects de cette tomogénèse (de *tomo* « coupe, section » et de *genèse* « processus de formation ») que cet ouvrage est consacré, constituant un plaidoyer « *pro tomo* » par l'intérêt des cas développés dans les pages qui suivent. La pertinence évidente de ce sujet dans notre discipline, qui s'attache à appréhender les différenciations spatiales, n'a paradoxalement été remarquée que par quelques-uns, et tout d'abord, en France, Roger Brunet (1967) qui s'est intéressé aux discontinuités spatiales dans sa thèse complémentaire soutenue en 1965. Celle-ci surprend, car il s'agit plus d'une analyse des discontinuités systémiques dans le temps que d'une étude des discontinuités dans l'espace. Dans la suite de son œuvre, il accorde à celles-ci une place majeure, comme le montre la table des 28 chorèmes de base qu'il élabore dans les années 1980, particulièrement par les actions de maillages ou de contacts.

En 1992, quand je soutiens une thèse sur le sujet, qui sera publiée trois ans plus tard (Gay, 1995), nous ne sommes pas nombreux à suivre cette voie, chacun avec nos spécificités. Jean-Paul Hubert a une réflexion théorique. La mienne apporte une épaisseur culturelle. Jean-Christophe François ou Claude Grasland ont une démarche plus systémique. Avec cet angle d'approche, ces deux derniers ont un entretien éclairant avec Roger Brunet sur « la discontinuité en géographie : origines et problèmes de recherche » publié dans *L'Espace géographique* (1997, n° 4). La réforme attendue de l'agrégation de géographie, en 2002, qui met fin à la distinction classique entre géographie physique, géographie humaine et géographie régionale, vient légitimer ce thème, un des deux premiers à avoir été choisi et validé par Rémy Knafo, président du jury, et Michel Lussault, à la tête de la commission de géographie thématique, marquant de la sorte une rupture forte avec ceux proposés précédemment en « géographie humaine ». En effet, dès 2003, la question « Limites et discontinuités, et leurs implications

spatiales » est au programme pour deux ans. Avec Frédéric Alexandre et Claude Grasland, nous rédigeons une mise au point bibliographique pour *Historiens et géographes* (2002, n° 379) qui cherche à démontrer la richesse du sujet et la diversité des travaux publiés. La question donne lieu à la publication d'un ouvrage collectif chez SEDES intitulé *Limites et discontinuités en géographie* (2002). Le jury corrige, en 2003, 312 copies qui ont traité des « conséquences spatiales des effets de barrière ». Les discontinuités sont à l'honneur cette année-là, puisqu'en géographie des territoires le sujet d'écrit est « Les espaces frontaliers de la France (DOM-TOM exclus) sont-ils des périphéries ? ».

S'agissait-il d'un âge d'or des « discontinuités spatiales » ? Dans la première édition du *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, dirigé par Jacques Lévy et Michel Lussault (2003), plusieurs entrées sont consacrées aux discontinuités spatiales : Jean-François Staszak écrit sur l'« île » et je rédige les entrées « contiguïté », « continuité », « différenciation spatiale » et « isolat ». Il peut sembler étonnant que les discontinuités n'aient pas une entrée propre, mais l'objectif de départ est d'insister sur le fait que si celles-ci attiraient de plus en plus l'intérêt, il était utile, pour mieux les comprendre, d'ôter le préfixe « dis- », qui exprime la négation, la cessation ou la séparation, et de partir des continuités, souvent circonscrites au domaine des transports avec le souci d'assurer la continuité du transfert en évitant les ruptures de charge ou en limitant leurs conséquences. Cette entrée se voulait donc une invitation à de nouvelles recherches, sans abandonner les discontinuités, mais avec l'idée qu'il faut comprendre celles-ci en élargissant le champ d'analyse.

La dénonciation du « spatialisme » qui a émergé progressivement ces deux dernières décennies, reprochant à la géographe nomothétique de Roger Brunet de marginaliser le social au profit de la mise en évidence de structures élémentaires relevant de lois propres à l'espace, peut expliquer le reflux de l'expression « discontinuité spatiale », trop associée pour certains à l'analyse spatiale. Pourtant, il nous semble qu'il est nécessaire de lui accorder l'acception la plus large possible, intégrant les notions de seuils, de limites, de barrières, de fronts, d'insularité, de ruptures, de marges, de contacts, d'interfaces, etc. Plus de vingt ans après notre thèse, face à l'émergence de nouveaux champs fertiles dans notre discipline et face au constat que la réflexion sur le sujet se cantonnait trop, à une méso-échelle, aux frontières ou à la biogéographie, il m'a semblé utile de me remettre à l'ouvrage en proposant une réflexion partant de notre vie quotidienne et en analysant les installations séparant, isolant, filtrant, contrôlant, canalisant, protégeant, etc., qui nous entourent, pour ensuite s'intéresser aux divers découpages des territoires. Malgré la continuité de ma pensée, il n'était pas question de revenir sur l'ensemble des discontinuités spatiales. J'ai tâché d'ouvrir de nouvelles perspectives, microgéographiques d'abord, et d'éclaircir les logiques à l'œuvre aujourd'hui, en proposant une grille de lecture inédite pour expliquer cette mise en limites généralisée, confirmée par la pandémie de la Covid-19 avec ses masques, ses « distanciations sociales », ses rubans de balisage, ses marquages au sol, ses parois en Plexiglas... *L'Homme et les limites* (2016) est une tentative de

décentrement et d'extension d'un concept que je continue de considérer comme central en géographie.

Ce livre collectif me le prouve une fois de plus et j'espère qu'il contribuera à relancer et enrichir le débat, notamment sur la question du jeu des acteurs ou des représentations, sur lesquelles plusieurs contributeurs apportent leurs pierres à l'édifice. La lecture des mondes biophysiques au travers des discontinuités nous le démontre également. Longue vie au laboratoire « Discontinuités » de l'université d'Artois, fécond et si original dans le paysage universitaire français !

BIBLIOGRAPHIE

ALEXANDRE Frédéric, GAY Jean-Christophe et GRASLAND Claude, 2002, « Limites et discontinuités et leurs implications spatiales », *Historiens et géographes*, n° 379, p. 317-328.

BRUNET Roger, FRANÇOIS Jean-Christophe et GRASLAND Claude, 1997, « La discontinuité en géographie : origines et problèmes de recherche », *L'Espace géographique*, n° 4, p. 297-308.

GAY Jean-Christophe, 2004 (1995), *Les Discontinuités spatiales*, Paris, Economica, coll. « Géopoche », 112 p.

GAY Jean-Christophe, 2016, *L'Homme et les limites*, Paris, Economica, coll. « Anthropos », 236 p.

SLOTEDIJK Peter, 2005, *Écumes. Sphères*, t. III, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 791 p. (traduction française de 2003, *Schäume. Sphären*, t. III).